

Copyright 00052689-2

Laurette MAS-CAMILLE

**Où le blanc jasmin  
à la rose s'assemble**

Roman

« Il y a des bras de femmes qui sont des lieux d'exil, et d'autres qui sont la terre natale ».

Amin Maalouf

-Les gens du Nord sont infiniment plus pétillants que les gens du Sud .

Elle a murmuré cette phrase comme à regret, ses mains sages posées sur sa jupe en velours. Ses ongles, rallongés et vernis de noir contrastent étrangement avec sa tenue. C'est seulement lorsqu'elle porte son verre à ses lèvres que l'observateur attentif les remarque. Elle ne veut pas que ce détail puisse susciter une certaine curiosité, aussi Audrey, après avoir déposé son verre de menthe fraîche, cache ses mains, les enfouissant prestement sous la table. Elle n'est pas maquillée, blême comme la lune pendant les nuits d'hiver et sa peau est très blanche, linceul éveillé. On la distingue à peine des autres voyageurs assis à la terrasse du café de la gare. Une femme banale aux cheveux blonds portant un vêtement de couleur indéfinie, une âme bancale dans un univers infini.

Son interlocutrice la regarde, interrogative :

-Pourquoi mettre du vernis noir ? Ce n'est pas

ce qui vous va le mieux ! Vous êtes si pâle !  
Audrey ne répond pas. Elle la trouve bien curieuse, cette femme ! Et puis, des questions qui commencent par « pourquoi », elle s'en est posée des centaines depuis ce mercredi-là et toujours pas de réponse. L'introspection a duré des mois, mais elle n'a pas su s'avouer ce que son cœur lui reprochait. Elle tourne la tête lentement vers sa compagne de table, installée depuis un quart d'heure et qui attend patiemment une explication. Dès qu'elle s'est attablée, elle a engagé la conversation et lui a déjà posé trop de questions à propos d'elle et de celui qu'elle attend.

Il y a une heure qu'elle est assise sur cette chaise, guettant patiemment l'arrivée de ce train. Olivier lui a dit, en insistant sur l'heure :

-Seize heures trente-cinq, gare de Tourcoing.

Elle aime bien être en avance, pour ne pas rater les premiers instants.

Il est seize heures.

-Regardez les miens, il y a bien plus joli, pour les ongles... alors, du noir, vraiment...

-C'est en souvenir de Laura, elle mettait toujours du noir.

La femme s'est mise là parce qu'il n'y a pas de place ailleurs. Toutes les tables sont occupées par des consommateurs blasés qui n'attendent

plus personne ou qui, pour certains, tuent le temps à petit feu avant qu'il ne les tue. Certains sont aussi des voyageurs fatigués d'espérer leur train, avec ces grèves qui n'en finissent pas. L'atmosphère est opaque, un peu mystérieuse. Elle a d'abord salué Audrey avant de commander un café. Elle a perçu l'accent méridional de la jeune femme.

-L'accent du Sud, a-t-elle dit.

Audrey n'a pas démenti. Elle a seulement répondu :

-Avignon.

Alors l'inconnue ajoute :

-Moi, j'habite Lille. Les gens du Sud sont pétillants !

-Il y a très longtemps que je n'y ai pas mis les pieds, pourtant. Les gens du Nord sont infiniment plus pétillants que les gens du Sud !

Elle serre les lèvres. Ce n'est pas de sa faute, les souvenirs sont encore des braises, brillant dans les nuits du passé. La marée haute a envahi les yeux d'Audrey sans crier gare. Alors, bouillonnant depuis trop longtemps, les mots sont venus par flots, par vagues balbutiées et elle raconte Laura, son amie, sa presque-soeur tandis que l'inconnue l'écoute, les larmes aux yeux, le cœur serré durant des heures, l'âme épouvantée de tant de chagrins.

J'ai connu Laura à l'école primaire de mon village, La Fontaine-aux-Buis, tout près d'Avignon. C'était la mal-aimée, celle à qui on volait le goûter, que l'on pinçait en douce, assis derrière sa chaise, dans l'espoir qu'elle pousse un petit cri de douleur et se fasse ainsi punir. Celle à qui, d'un traître coup de ciseaux, on coupait hâtivement les cheveux, tailladant méchamment dans sa tignasse crépue et mal coiffée tandis que des mains complices la maintenaient sur le vieux banc au fond de la cour. C'était la victime idéale, effacée, réservée et je ne me privais pas pour la faire souffrir. Elle n'avait pas le bon faciès, pas la bonne couleur de peau, elle n'était même pas jolie. Elle avait d'étonnants yeux gris-clair qui juraient avec sa peau noire et ce détail me semblait très étrange, presque surnaturel. C'était aussi la fille de personne : on ne lui avait jamais vu de maman. J'appris par la suite qu'elle venait d'un orphelinat haïtien et avait été adoptée par une jeune femme du nord de la France, morte trois ans plus tard, emportée par une fièvre inconnue. Une vieille femme austère,

la peau parcheminée, que nous imaginions être sa grand-mère, venait la chercher le soir après les leçons. Toujours vêtue de noir, elle se postait à l'angle de la rue où se trouvait l'école et attendait Laura, qu'elle saisissait fermement par le bras avant de l'entraîner dans cette coquette maison située à côté de la gare routière.

Comment je suis devenue son amie ? Je m'en souviens encore aujourd'hui. Nous étions, ce jour-là, trois camarades, blonds comme l'orge et forts de nos ressemblances. Nous avons fait de cette petite fille si différente de nous, notre souffredouleur. Un jour, vers la fin de la classe, pendant la dernière récréation, nous avons décidé d'enfermer Laura dans l'un des placards malodorants de la cantine. Elle avait supplié de ne pas lui faire du mal, de ne pas l'enfermer et nous avons ri - le cœur en berne, en lui promettant mille frayeurs. Pendant quelques minutes, elle s'était débattue, tapant sur le dos de la porte et pleurant : elle avait peur du noir. Nous aussi, mais nous étions au-dedans du jour, joyeux malgré notre mauvaise conscience. Et puis, le silence. Un de ces silences qui vous inonde de mal-être. Nous nous sommes dispersés comme les aigrettes du pissenlit, filant aux vents, la laissant seule dans son obscurité.

Moi seule étais revenue plus tard à pas de loup,

pour vérifier qu'elle s'en était allée. La porte du placard était close, je l'avais donc entrouverte. Laura y était encore, assoupie, la tête contre le mur étroit, les paupières frémissantes et les joues brillantes de larmes.

Je l'avais doucement secouée, afin de la réveiller. Tout emplie de ses pleurs, elle avait murmuré :

-Maman ?

Et j'en étais restée bouche bée, étourdie par ce mot qui ne m'était pas destiné, les yeux troublés par l'eau qui, goutte à goutte, sourdait et jaillissait maladroitement, en hoquetant :

-Non, c'est moi, Audrey.

Elle s'était levée brusquement, honteuse et s'était reprise en m'apercevant.

-Non ! Ne m'enferme plus ! S'il te plaît...

Alors ma tour de Babel s'est effondrée et je lui ai pris la main en lui jurant que pardon, pardon, je ne te ferai plus de mal à partir d'aujourd'hui, promis.

Et arrosée par les larmes germa notre amitié, douce et fertile.

J'allais sur mes dix ans et les conséquences qui découlèrent de mon association avec Laura allaient bientôt se révéler à la fois désastreuses et bienfaitrices.

J'appris tout d'abord, à mes dépens, que ma



trahison ne resterait pas impunie. Je m'étais donc retrouvée, trois ou quatre fois au fond de la cour, sur ce même banc-des-misères, où les maîtresses n'avaient pas vue sur nos bassesses et nos conflits, elles qui ne voulaient voir que ce qui les arrangeait. Elles ne s'aperçurent pas que je subissais le même sort que j'infligeais naguère à ma nouvelle amie : mes cheveux étaient taillés aveuglément, ma peau bleuie par toutes les petites méchancetés de mes anciens camarades, devenus ennemis désormais. Bien que me défendant poings et ongles, car je n'étais pas disposée à me laisser faire, je fus bien sûr rejetée, mise à part, et de ce fait, j'eus à loisir le temps de mieux connaître Laura.

Tout d'abord, sa peau noire m'intrigua. Il me fallait être sûre qu'il ne s'agissait pas d'une extravagance de sa part ou de la nature elle-même.

Je lui posai quelques questions à ce sujet, mais elle ne put me donner de réponses satisfaisantes. Elle s'était toujours vue ainsi, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne et s'était d'ailleurs posé les mêmes questions, d'autant plus que sa maman était différente. Nous n'en voyions guère, des gens comme ça à notre époque, encore moins dans notre village. Hormis à la télévision, où de temps en temps, un champion sportif arborait

tranquillement - et sans mauvaise conscience, une peau noire comme la nuit, ou bien, moins glorieux, un enfant de l'Afrique au ventre gonflé de famine ouvrait des yeux interrogatifs devant l'objectif inquisiteur d'une caméra.

Sur une impulsion qui peut sembler pathétique, mais qui n'était que saine curiosité, nous avons convenu de faire un essai : munies chacune d'une éponge et de savon détergent, nous nous étions mises à froter, elle son bras, moi sa jambe afin de vérifier si cet obscur coloris pâlirait alors. Peine perdue ! Elle n'obtint qu'une belle irritation sur sa peau endolorie. Nous avons donc décidé, déçues, d'abandonner l'expérience pour en tenter une autre concernant, cette fois, sa chevelure. Elle portait une sorte de paillason très doux et très compact qui ne frémissait jamais quels que soient les vents.

J'avais été étonnée, en observant un de ses cheveux, de constater qu'il se déroulait comme un ressort sur lequel on tirerait indéfiniment. C'était un long fil de coton quatre fois plus long qu'il n'y paraissait et recroquevillé sur lui-même comme une jeune liane. Nous en avons ri, mais lorsqu'elle avait à son tour touché les miens, elle avait brusquement enlevé la main à leur contact. Elle avait esquissé une moue de dégoût et j'en fus réellement peinée.

-Quoi ? me dit-elle, ce sont des cheveux, ça ?  
Et tandis que, pour me rassurer, je me passai les doigts dans ma chevelure fine et dorée, elle ajouta :

-On dirait des plumes de poule !

J'étais vexée. Très vexée. Tant de gens s'étaient penchés sur ma tignasse, les caressant en disant :

-Quels beaux cheveux d'or ! Ou encore : elle est blonde comme les blés !

Et ma nouvelle amie, que j'aimais déjà, ne les trouvait pas admirables ! Pourtant, sa mère adoptive... Je n'eus pas le temps de réfléchir davantage, car elle me prit la main sans attendre et me chuchota :

-Viens, j'ai un secret. Il faut que je te le montre.

Je lui en voulais quand même et m'apprêtais à riposter à propos du gris de ses yeux lorsqu'elle m'entraîna derrière sa maison, dans le jardinet qui n'était d'ailleurs qu'un petit désordre végétal. Elle me fit promettre de ne rien révéler, juré craché, mais sans croix de bois. Elle n'y croyait pas. Puis elle souleva un gros caillou sous lequel se trouvait une petite boîte en fer blanc. À l'intérieur, une photo de sa maman et un bracelet qui lui avait appartenu.

Derrière l'image, une courte inscription, un peu délavée : Germaine Vlamminck, née à Tourcoing